

**JAKUTA ALIKAVAZOVIC**

**AU GRAND  
JAMAIS**

roman

*nrf*

GALLIMARD

JAKUTA ALIKAVAZOVIC

AU GRAND JAMAIS

roman

*nrf*

GALLIMARD

Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée. Mon conjoint, notre fils et moi devions venir le mois suivant ; après l'appel de Sacha j'ai avancé mon arrivée, en précipitation. C'est donc lui, Sacha, qui l'a trouvée.

Dans son fauteuil, m'avait-il dit, et j'ai tout de suite vu le siège en question, en cuir et en acier, au dossier basculant. Un siège très fin qui pourtant promettait d'offrir, et offrait, le confort d'un massif fauteuil club, choix qui aurait sans doute plu à ma mère mais pour lequel il n'y aurait guère eu la place dans l'étroit salon. Elle avait donc opté pour la version allégée – le squelette, ou le fantôme, ou simplement l'idée de l'assise anglaise. Il y en avait une paire, de part et d'autre d'une petite table basse au plateau octogonal, en laiton. Les sièges étaient les mêmes, ils avaient été achetés ensemble, mais je savais très bien lequel était le sien : celui près du radiateur. L'autre, devant la fenêtre, était, même si personne ne le disait et que personne, depuis longtemps, ne s'y asseyait – l'autre était le mien.

\*

Quelques années plus tôt, tout s'était mis à disparaître autour de moi. Tout disparaissait. Les espèces animales, décimées. Certaines valeurs, aussi ; certains mots, qui restaient là, comme des enveloppes creuses, après que la réalité qu'ils contenaient s'était évaporée. J'avais connu une vive déception personnelle, qui m'avait ébranlée, sans doute plus que je n'avais voulu l'admettre (*me l'admettre*) alors. Le

mot *amitié* s'était pour moi vidé de sa substance, et le mot *amour* s'était vidé de sa substance (la trahison, la déception, l'écœurement l'avaient vidé de sa substance), n'était plus qu'une coquille vide ; dans ce vide, quelque chose poussait néanmoins ; j'ignorais quoi. Maintenant que j'y voyais clair, maintenant que je voyais que ma confiance et mon affection avaient été mal adressées, abusées, un grand mouvement de disparition me sautait au visage ; on se mettait alors à parler de la *septième extinction* ; et c'était très déroutant, pour moi, de découvrir que ce qui me paraissait intime, si intime – cette tendance à l'effacement, ce potentiel de disparition –, était dans le monde, et avait une réalité objective, démontrable, qui nous concernait tous. Étrangement, cela ne me consolait en rien. Au contraire, je me sentais d'autant plus vulnérable. Je me sentais – moi qui ai passé tant de temps à me cacher, y compris dans mes phrases – je me sentais à nu. C'est un état dangereux pour quelqu'un comme moi.

J'avais écrit quelques livres. On avait dit de mon style qu'il était *chimique*, en effet il y avait des apparitions, des disparitions, j'avais réussi à dissoudre plusieurs personnages en quelques phrases et, une fois, un cinéma entier. Dans ces livres, celles qui disparaissaient, c'étaient surtout des femmes. Ce n'était pas étonnant. Et même, cela faisait de moi l'enfant de l'époque, l'enfant du siècle – mon siècle, le vingtième, dont l'imaginaire était mis en mouvement par ces absences-là. Des absences soudaines. Inexplicables. Mis en mouvement par elles, semblait-il parfois, à l'exclusion de tout autre élan : dans le tissu de villes (petites et grandes), dans le tissu de vies (petites et grandes), une femme disparaît. Ou plutôt, si l'on veut être précise, une *filles* disparaît. Souvent une longue jeune fille. Souvent une longue jeune fille blonde. Avec un goût prononcé pour la musique, ou pour le silence, ou, découvre-t-on au fil d'enquêtes qui

parfois nous entraînent dans la nuit, dans la forêt (la nuit et la forêt réelles ou métaphoriques), la transgression. Oui, ce motif de la disparue, de l'éclipsée, faisait de moi – moi qui ai si souvent eu l'impression de n'appartenir à rien, de n'avoir ni racines ni ancrage, de flotter – l'enfant du siècle, et plus que cela, même, l'enfant des siècles, car en vérité les filles disparaissent depuis toujours, et cette soustraction est ce qui met en mouvement le poème épique, cette soustraction est ce qui met en œuvre la tragédie. Parfois la fille est emmenée à Troie. Parfois, aux Enfers. Parfois quelque chose ou quelqu'un prend pitié d'elle, et la fille qui disparaît est en réalité changée en plante, changée en arbre. Elle continue alors, imagine-t-on, sous une autre forme. Que reste-t-il de ses désirs, de son goût prononcé pour la musique, ou pour le silence, ou pour la transgression – cela, on l'ignore. Dans la plupart des cas, la fille n'est plus là pour le dire.

\*

Quelque chose finira bien par apparaître, me disais-je ; mais tout disparaissait. Quelque chose finira bien par apparaître. J'aspirais à la sûreté de ce qu'on appelait à une époque la *classe moyenne* et qui est en voie de disparition, ou qui a disparu. (J'ignore quand ces lignes sont lues, par qui ; j'espère que ces mots, *classe moyenne*, évoquent encore quelque chose, le salariat, la propriété privée, l'endettement ; des abat-jour aux teintes douces, créant une lumière diffuse dans une pièce que l'on appelle séjour, ou salon ; l'accent est mis sur la lumière, souvent, par quelqu'un – quelqu'une – qui sait que la lumière fait lieu, fait foyer ; et ce, faute de pouvoir compter sur une force inhérente à l'espace en tant que tel, car la pièce, aux proportions banales, n'a rien de particulier, ni hauteur de plafond, ni vues spectaculaires ; et dans ce *rien* on se sent chez soi, on se sent en

sécurité. Faussement en sécurité, peut-être ; jambes étendues devant soi, ou ramassées sur le canapé, on pense à la journée qui vient, ou à la facture qui vient, ou à la guerre qui vient.)

Moi, comme tout le monde, je faisais comme je pouvais. J'ai obtenu une résidence d'écriture au Centre national d'études spatiales, à Paris. Je travaillais sur un excellent sujet, dont je ne voyais pas, alors, qu'il était excellent, certes, mais surtout profondément mélancolique. Oui, le plus mélancolique des sujets : je travaillais sur *ce qui n'a pas eu lieu*. Ces grands projets qui mobilisent des années de travail, d'énergie, d'espoir, et qui pour finir tombent à l'eau. Deviennent une note de bas de page, un carton d'archives, un petit jamais. Je travaillais (mais je ne le voyais pas alors) sur l'échec. Façon de dire que l'échec me travaillait. Mon échec personnel, intime, qui était à la fois cuisant et opaque, indéterminé. En quoi, comment avais-je échoué ? Je l'ignorais, je n'aurais pas su le dire, simplement il me semblait que je n'étais pas, que je n'étais plus sur ma lancée – que je n'étais pas, ou plus, au centre de ma vie, ni même *dans* ma vie ; mais légèrement à côté ; et j'avais beau faire, la distance entre ma vie et moi s'agrandissait. Tous les mercredis je me rendais au Centre national d'études spatiales, où j'échangeais, le temps de ma visite, ma pièce d'identité contre un badge de visiteur. Je n'allais pas dans l'espace ; pourtant, par ce troc initial, j'étais bien en suspens. Et tous les mercredis, et tout le reste du temps, je tentais, de toutes mes forces, de réduire la distance entre moi et moi-même. Il me semblait que rester sur place, ne pas m'éloigner davantage, me coûtait déjà toute l'énergie dont je disposais. Ainsi je vivais à contre-courant. Cela ne se voyait pas, mais je vivais à contre-courant. Je luttais. Et je me fatiguais. Peu à peu, je m'épuisais.

*Ce qui n'a pas eu lieu* s'est cristallisé ou concrétisé pour moi en une obsession. Une femme disparaît. Au fil de mes recherches, j'étais tombée sur une scientifique, une biologiste, qui aurait dû être la première Française envoyée dans l'espace. Mais après les annonces publiques de ses réussites, la médiatisation de son profil prometteur d'astronaute – son nom n'est jamais mentionné, elle est définie par des bribes de son parcours, de brefs éclats d'excellence dans ce que j'imagine être un labeur quotidien –, après tout cela, l'écume des jours, sa trace se perd soudain. Elle n'y est jamais allée, dans l'espace, et les allusions à sa personne comme à son sort devenaient soudain éparses. De plus en plus, paraissait-il, obliques. Les informations étaient fragmentaires. Il me semblait être tombée là, un peu par hasard, sur un grand mystère, ou peut-être un grand scandale, passé inaperçu. Une femme avait disparu. Une femme disparaissait. J'envoyais des messages qui restaient sans réponse. *On m'enfume*, je me souviens d'avoir pensé cela, de l'avoir pensé distinctement. Je m'en souviens car c'était une pensée et un terme qui ne me ressemblaient pas. Ils étaient aussi étranges dans mon esprit que si j'avais ouvert la bouche pour parler et qu'une autre voix que la mienne en était sortie. Qu'est-ce que c'est que cette fumée, m'étais-je dit. Jamais de fumée sans feu. Qu'est-ce que c'est que ce feu, m'étais-je dit aussi. Mais ces pensées étranges, ces pensées étrangères, je les avais mises de côté. Et cette femme, dont même le nom était difficile, impossible à connaître, comme s'il avait été volontairement effacé, je me suis donné pour mission de la retrouver. Si je n'avais pas été écrivain, j'aurais aimé être détective, disais-je parfois. Je plaisantais, bien sûr. Mais je ne plaisantais pas tant que cela.

Quand j'ai retrouvé la femme qui aurait dû aller dans l'espace mais qui n'était allée nulle part, il n'y avait pas de mystère. Il y avait de la déception. Souvent, le premier vient voiler la seconde. L'énigme

fait rempart à la réalité des choses, à leur nature. Nulle conspiration, rien ; ou alors la conspiration habituelle, si banale qu'elle en devient imperceptible ; en fin de compte, on lui avait préféré un homme. Pourquoi ? Et qu'avait-elle éprouvé, ressenti ? Je n'en ai jamais rien su. Quand j'ai retrouvé la femme qui aurait dû aller dans l'espace, elle était morte.

\*

Peu de temps après, il m'est arrivé quelque chose. Une sorte de déchirement. Je vivais à côté de moi-même, et un jour cela m'a demandé trop d'efforts. Il me semblait que j'étais observée, que j'étais épiée en permanence. Cette impression était particulièrement aiguë lorsque j'essayais d'écrire ; à cette époque-là, j'écrivais peu ; et, en raison de ce sentiment, le sentiment d'un regard posé sur moi, j'écrivais encore moins. J'en étais venue, dans ma pièce de travail, à tirer les rideaux, puis fermer les volets *et* tirer les rideaux, puis fermer les volets *et* tirer les rideaux *et* orienter mon écran de sorte que de nulle part, ni de l'extérieur ni de l'intérieur de l'appartement (et ce, alors que je vivais, à l'époque, seule), on ne puisse voir la page qui s'y affichait. Ni le clavier. Ni mes mains sur le clavier. Ni le reflet inversé de la page sur le verre de mes lunettes. Ou l'humeur vitreuse de mes pupilles. Je suppose, mais je ne le pensais pas à l'époque, je suppose que je voulais moi-même disparaître. Ou une partie de moi le voulait. Un jour, j'ai appelé Sacha – je ne savais plus quoi faire alors j'ai appelé Sacha – et je lui ai demandé de venir, de me retrouver dans la cour de mon immeuble. Ce jour-là, je n'avais pas fermé les volets, et je n'avais pas non plus fermé les rideaux. Est-ce que tu me vois, là-haut. Voilà ce que j'avais demandé à Sacha, que je n'avais pas vu depuis quatre ans. Est-ce que tu me vois, là-haut, à mon bureau. Et lui avait très bien compris – j'ai vu tout de suite qu'il avait très bien compris –

mais il avait dit, léger, Tu devrais t'y mettre, en ce cas, alors ce serait plus facile, alors je pourrais te dire si on t'y voit. Ou pas.

Faussement léger.

\*

*Est-ce que tu me vois, là-haut / est-ce que tu me vois / là-haut, à mon et quelque chose de beaucoup plus trouble, de beaucoup plus inquiétant et étranger, profondément étranger et pourtant décisif – un paradoxe, quelque chose de moi-même que je ne reconnaissais pas, qui me terrifiait. Et qui pourtant faisait précisément que j'étais moi, et pas une autre. Non pas malgré, mais grâce à mon incompréhension. J'essayais de composer avec mon angoisse, avec mon symptôme, mes symptômes : ces gestes, ces émotions qui étaient comme des pensées sous mes pensées. Comme si quelque chose qui n'était pas moi pensait en moi. Et agissait.*

Moi, face à cela, à cette étrangeté en moi, je faisais comme je pouvais. Je n'étais pas sans courage, je crois. Mais le courage ne suffit pas. Le courage aggrave même les choses, parfois. Il est étrange, ce territoire voisin de la folie, qu'on ne sait plus comment nommer, car la folie elle-même a disparu ; mais qui est un lieu d'écart par rapport à la norme – c'est un monde à part et d'autres lois y ont cours. C'est un monde où l'on peut être à la fois ici et là ; *là-haut, à son bureau et ici, dans la cour*. C'est un monde où l'on peut être à la fois présent et absent. Et je suppose que c'est l'un des rares territoires qui subsistent où il est possible, tout à fait possible, d'être à la fois vivant et mort. Un territoire dangereux, à éradiquer, car la différence entre vivant et mort, cette ligne de partage, cette frontière, est l'un des derniers tabous de notre temps. Et c'est donc là, bien sûr, que tout se passe.

Ensuite je n'avais pas su quoi en faire, de tout ça, de ma faiblesse, de ma folie, de Sacha. Et comme tout ce dont je ne savais pas quoi

faire, comme tout ce qui me semblait trop fragile ou trop dangereux pour moi (fragilité et danger ne s'excluaient pas mutuellement ; au contraire ; par exemple il était dangereux, trop dangereux pour moi, de m'attacher à quelque chose de trop fragile, qui menaçait de ne pas durer, que j'allais perdre quoi qu'il arrive), j'ai fini par le mettre dans un livre. Pour ne plus avoir à y penser. Pour ne plus avoir à le porter.

Quelque chose finira bien par apparaître, me disais-je.

\*

Pour finir, j'ai fait ce qu'ont si souvent fait les filles : je me suis réfugiée chez ma mère. Je n'ai rien dit de mon mal et elle n'a rien demandé. J'avais besoin de calme, ou de paix, ou de silence : autant de façons de dire que j'avais besoin d'elle. Je suis la fille d'une femme qui se tait. Elle vit dans le silence. Comme d'autres dans le confort, ou d'ailleurs l'inconfort. On dit *murée dans le silence*. Je ne sais pas si j'irais jusque-là. *Murée dans le silence* m'évoque des images troublantes, des supplices et des superstitions d'un autre temps. Des femmes, des hommes, des enfants que l'on emmure – pour les faire disparaître, oui, pour les faire taire ; mais aussi – plus étrange et plus obsédant – pour *porter chance* au bâtiment que l'on érige. Ainsi, dans les piles du pont de Holborn, à Londres, on aurait emmuré des orphelins, ces enfants perdus dont l'Angleterre a littérairement fait commerce – ils sont les héros de tant de romans, dont ils sont aussi les petites chevilles, les petites articulations, les petites *piles* ; le pont de la fiction repose si souvent sur eux, sur leur malheur, sur le mystère de leurs origines. Des enfants dont l'Angleterre a fait commerce littéralement, aussi, en les envoyant au loin, en Australie, au Canada, ces endroits du monde sur lesquels le soleil ne se couchait supposément jamais mais qui furent, pour tant de sujets de l'Empire, une nuit perpétuelle. Des enfants qui ne sont à personne, donc. Emmurés vivants dans un

pont. Pour qu'il ne s'effondre pas. Je ne sais pas si cette histoire est vraie et je ne sais pas ce qui est censé faire tenir le pont : la présence des corps, ou leur souffrance, ou leur voix. Leurs cris absorbés par la pierre. Qui la renforcent. Non, je ne sais pas si cette histoire est vraie. Mais je sais qu'elle est vraie pour moi, chaque fois que je m'aventure sur un pont. Pour cette raison je préfère ceux, aériens, qui exhibent leur fragilité apparente ou réelle. Je préfère ne pas devoir ma sécurité à la présence et à la voix des enfants morts.

Mais ce n'est pas ainsi que ma mère se tait. Son silence a une autre qualité. Il est spacieux. Il est presque un espace-temps, un univers parallèle. Il est puissant. Son silence réussit là où tant de paroles et tant de livres, même, échouent.

Elle m'a accueillie et elle m'a soignée, sans jamais dire qu'elle me soignait, à la façon qui était la sienne. Cette façon ancienne qui m'exaspérait, que je tournais, une fois remise, en dérision, en compagnie d'autres femmes de ma génération. Elle m'a soignée avec des feuilletés aux épinards. Avec des soupes de riz, chaudes, épaisses, citronnées. Avec des gâteaux aux pommes et à la girofle. Elle m'a soignée avec des petits beignets plongés dans du sucre, des beignets qui avaient la taille d'une bouchée, et même d'une bouchée d'enfant ; et avec des pains au lait tressés – la seule blondeur qu'il y ait eu dans ma famille, jusqu'à la naissance de mon fils. Avec du thé très sucré au miel – miel dont elle se faisait apporter des pots d'un pays qu'elle avait quitté quarante ans plus tôt.

Une fois remise sur pied, je suis partie. Deux kilos en plus, le rose aux joues, et la force, de nouveau, d'ignorer ce dont je ne savais pas quoi faire, ce dont j'avais trop honte et trop peur pour l'exprimer. On peut tenir longtemps, comme ça, entre mère et fille. Jusqu'à ce que la vie, c'est-à-dire le temps, vienne s'en mêler.

\*

Une femme disparaît. Sur la route du lycée. Dans un train. Une femme disparaît – j'énumère de mémoire – près d'un musée. Près d'un supermarché. Près d'un hôtel. Une femme disparaît après une dispute. Après un accident de voiture. Après une soirée bien arrosée. Après un dîner très sage, feutré, durant lequel la lumière des bougies adoucit ses traits, au point que, même présente, elle semble floue, floutée, évanescence. Une femme, mais disons plutôt une fille, disparaît dans son propre lit. La fenêtre est ouverte. De la neige sur la moquette. Dans une version ultérieure de l'histoire, de la pluie. La différence est à mettre au compte du réchauffement climatique.

À chaque fois, ces disparitions sont l'anomalie. Le vide soudain qui met en branle un récit. L'histoire ne commence que grâce à cela : une femme qui disparaît. Supposément un fait hors du commun, assez scandaleux, obscène ou tragique pour ébranler le cours des choses. Bien entendu, c'est une façon de parler de la mort, qui nous regarde tous. Mais on fait comme si ce n'était pas le cas. Comme si c'était l'exception plutôt que la règle. On fait comme si de rien n'était.

\*

Une femme disparaît. Quel cliché. Et puis un jour ce n'est plus un cliché. Un jour c'est un téléphone qui sonne à une heure indue, une heure grise où tout le monde dort – même, à votre stupeur, votre enfant qui vous paraît ne jamais dormir – et à l'autre bout du fil c'est un ami de la famille, et il vous demande si vous êtes assise. Ta mère, vous dit-il. C'est ta mère. C'est le cœur de ta mère qui.

C'est Sacha – dit le Lynx – qui l'a trouvée. Dans son fauteuil, un livre à la main, devant une tasse à café pleine. Une chose déparait mais je ne l'ai pas su tout de suite, je l'ai constaté une fois sur les lieux : devant l'autre fauteuil (le mien, ou celui qui aurait dû être le mien), une tasse à café, pleine également. Intacte. Ma mère n'était plus là, bien entendu. Le Lynx y avait veillé. Un livre à la main, m'avait-il dit – son cœur avait lâché et je me demandais dans quoi elle avait été plongée, cette grande lectrice, grande connaisseuse de poésie, grande amatrice de romans foisonnants, bruissants, des romans qu'une fois finis on pouvait rouvrir immédiatement, à la première page mais aussi n'importe où, au milieu, vers la fin, et y retourner – si je n'ai pas l'impression de m'enfoncer dans la forêt, ce n'est pas la peine, disait-elle. Ce qui me faisait sourire car ma mère n'avait pas quitté Paris, ni même son quartier, ni même, soupçonnais-je, les quatre ou cinq rues de son voisinage immédiat, depuis des dizaines d'années ; et si je ne voyais pas ce que la forêt venait faire là, j'étais heureuse qu'elle prenne l'air. Fût-ce ainsi.

Que lisait-elle à la toute fin, m'étais-je demandé, cette immense lectrice, cette femme qui était allée et qui m'avait emmenée, si petite, à l'enterrement de Jean-Paul Sartre ; que lisait-elle donc, et dans quelle forêt avait-elle fini par se perdre, cette femme qui depuis des

dizaines d'années ne sortait pour ainsi dire plus de chez elle, sinon par ses lectures ?

\*

Mais le livre qu'elle avait à la main, que j'ai retrouvé posé près de sa tasse et du café qu'elle ne boirait pas, était un livre pour enfants. L'un des romans bien-aimés de ma jeunesse, celui par lequel, peut-être, je suis devenue écrivain, car, si mon école primaire en possédait un exemplaire, il était épuisé chez l'éditeur, introuvable en librairie, et je lui vouais une passion telle que j'avais entrepris de le recopier, pour l'avoir, pour l'avoir tout à moi (ou était-ce pour l'offrir à Thomas, à mon ami Thomas avec qui je partageais tout ?). Or recopier un livre, même pour enfants, c'est long, m'étais-je rendu compte ; et cela fait mal ; mal au poignet, mal aux doigts ; un livre que j'aimais tant que j'en ai pourtant reproduit au moins quelques pages, un chapitre peut-être, ou deux, à la main, dans un cahier rayé, de ma cursive tordue. Ce qui était ma façon enfantine de dire ce que je ne pouvais pas encore penser : *J'aurais aimé l'avoir écrit*. Et qui avait décidé de mon destin, même s'il aurait pu aussi faire de moi une voleuse, et même une criminelle ; j'aurais pu le détruire, l'exemplaire de l'école, pour que le livre ne vive qu'en moi. J'ai hésité à le faire. Mais l'école avait fini par me l'offrir, et c'est l'une des plus belles choses qu'une institution ait jamais faites pour moi. Même si de toute façon j'étais la seule à l'emprunter.

C'était ce livre-là, cet exemplaire-là que ma mère avait dans les mains, et je n'ai pas compris pourquoi ; je ne me suis pas dit, comme j'aurais pu et espérais peut-être le faire d'un autre volume, que quelque chose à l'intérieur, une phrase, moins que cela, même, une virgule, définitivement avait interrompu son cœur. Non, je me suis dit qu'elle avait dû le chercher et, dans le capharnaüm de livres, de

vêtements et de papiers qu'était devenu son appartement, le trouver pour mon fils, sachant qu'il arriverait bientôt. Et puis j'avais embrassé la scène des yeux et un doute m'était venu face au livre pour enfants, aux deux tasses de café – comme si, me dis-je, elle m'attendait ; comme si elle était prête pour moi ; mais ma venue n'était initialement prévue que le mois suivant et une angoisse m'avait saisie, et une tristesse, un déchirement, elle m'attendait le mois suivant et tout était déjà en place.

L'écriture de ce texte a bénéficié du soutien du CNL,  
que l'autrice remercie.

Page 235 : George Oppen, *Poésie complète*,  
traduit de l'anglais (États-Unis) par Yves di Manno  
© Éditions Corti, 2011.

© *Éditions Gallimard, 2025.*

# JAKUTA ALIKAVAZOVIC

## Au grand jamais

« On grandit autant dans un pays, dans un foyer, que dans certaines histoires. Mais ces histoires ne sont pas toutes égales. Il y en a une qui prend le dessus. Ce peut être la plus douloureuse. Ce peut être la plus séduisante. Une chose est sûre : ce n'est pas toujours la plus vraie. »

La mère de la narratrice a disparu. Cette femme, une poétesse acclamée dans son pays, avait déjà connu l'effacement après son installation en France : peu à peu, l'écriture l'avait quittée. La disparition s'impose dès lors à sa fille, devenue mère à son tour, comme une clé pour résoudre l'« énigme qu'est une personne ». Suivant son instinct — serait-ce plutôt un don ? —, elle collecte les symptômes d'une histoire refoulée, jusqu'à en exhumer le cœur battant.

Tout en échos et replis secrets, *Au grand jamais* est un grand livre sur les non-dits familiaux, sur ce qui se transmet derrière les silences et sur les histoires qui nous aident à vivre.

*Romancière née à Paris, Jakuta Alikavazovic est lauréate du prix Goncourt du premier roman, décerné en 2008 pour*

Corps volatils, *et, en 2021, du prix Médicis de l'essai pour*  
Comme un ciel en nous.

## DE LA MÊME AUTRICE

### *Romans*

CORPS VOLATILS, Éditions de l'Olivier, 2007 (Points, 2010). Prix Goncourt du premier roman 2008.

LE LONDRES-LOUXOR, Éditions de l'Olivier, 2010 (Points, 2012).

LA BLONDE ET LE BUNKER, Éditions de l'Olivier, 2012 (Points, 2013). Prix Wepler – Mention spéciale du jury 2012.

L'AVANCÉE DE LA NUIT, Éditions de l'Olivier, 2017 (Points, 2018).

### *Récit*

COMME UN CIEL EN NOUS, Éditions Stock, 2021 (Points, 2022). Prix Médicis essai 2021.

### *Nouvelles*

HISTOIRES CONTRE NATURE, Éditions de l'Olivier, 2006.

ROMEO Y JULIETA (UN CRATÈRE), Éditions de l'Atelier In8, 2008.

### *Chroniques*

FAITES UN VŒU, Éditions de l'Olivier, 2022.

# TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Ce n'est pas moi...

C'est Sacha – dit le Lynx...

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre  
*Au grand jamais* de Jakuta Alikavazovic  
a été réalisée le 27 mai 2025  
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073088260 - Numéro d'édition : 643497)

Code produit : Q10872 - ISBN : 9782073088291.

Numéro d'édition : 643500

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.